

Des livres qui sorte



Jungle rouge

Kent Harrington,
Editions du Rocher, 314 p.

Russell Cruz Price est né à la croisée de deux mondes, les États-Unis de son père et le Guatemala de sa mère, assassinée par la guérilla communiste. Éduqué à la dure dans une institution militaire, ce fils de bonne famille devient correspondant pour un grand journal économique anglais en Amérique centrale. Mais pas pour y mener une vie rangée.

Acoquiné avec un archéologue allemand aussi déjanté que doué, il se lance dans une quête déraisonnable sur les traces d'une antiquité maya inestimable. L'avidité, la passion et la politique forment une trinité infernale au cours de cette plongée au cœur des ténèbres moites et étouffantes d'une nation dans un stade de décomposition avancé.

314 pages pour un thriller aussi ambitieux, est-ce suffisant? On est en droit d'en douter, mais pas de faire la fine bouche. Malgré une trame (trop) condensée, *too much* disent les anglo-saxons, ce roman reste pre-

La rentrée sur les chapeaux de roue? Avec un livre à la main ou dans son sac, c'est beaucoup plus agréable! Parmi les 659 romans parus fin août-début septembre, voici une sélection d'ouvrages d'auteurs débutants ou confirmés, tous à dévorer.

nant d'une façon suffisamment étrange pour être relevée. Un style baroque et exubérant n'aurait pas mieux servi cette vraie-fausse immersion dans un pays en proie à la criminalité, institutionnelle ou non, et au bord du chaos économique.

Au moyen d'une écriture toute en exposition, jamais en recherche d'effets

superfétatoires, Kent Harrington plonge sa plume très noire là où ça fait extrêmement mal: dans les cicatrices d'une guerre civile (1960-1996) d'une rare cruauté qui a meurtri en profondeur non seulement le Guatemala, mais aussi un homme attachant et obsédé à force d'être éperdu. ///

Thibaut Kaeser



Manituana Wu Ming, Métailié, 508 p.

Sans équivalent, le collectif italien Wu Ming regroupe cinq auteurs transalpins de grand talent. Il compose des fictions enlevées, signant d'un même nom d'origine chinoise qui signifie «sans nom» ou «cinq noms» (en fonction de la prononciation). Il s'est notamment signalé par son ambition artistique, dans la lignée de son premier essai de maître, *L'Œil de Carafa*, une fiction sur l'anabaptisme militant du 16^e siècle, écrite en 1999 par Luther Blissett, le premier pseudonyme de ces «artisans de la narration».

Wu Ming n'aime rien moins que revisiter le roman d'aventures, genre noble bien que peu considéré par les cuistres de la littérature blanche. Avec un brio redoutable et une sensibilité affirmée: redonner la parole aux vaincus de l'histoire, anonymes ou non, au fil de péripéties hautes en couleurs et par le biais de reconstitutions toutes en nuances, ce qui est la sceau d'un travail d'écrivains extrêmement

bien documentés. Cela est à nouveau le cas avec *Manituana*, un récit déchirant qui nous emmène dans le Nouveau monde au milieu du 18^e siècle.

La France a perdu le Canada et les tribus iroquoises sont menacées par les appétits terriens de l'Angleterre victorieuse. Les colons carressent le rêve d'indépendance, mais les Mohawks restent loyalistes à la lointaine Couronne. Les États-Unis naîtront bientôt tandis que le monde amérindien et les métis, hommes-passerelles entre les deux cultures, vacillent, menacés dans leur existence. Une tragédie poignante restituée grâce à un souffle épique, soutenu par un assemblage narratif percutant. Irrésistible. ///

Thibaut Kaeser





Le Voyage d'hiver

Amélie Nothomb,
Albin Michel, 133 p.

«Le crime que je vais perpétrer est à cent pour cent pulsionnel», «il ne s'agit pas non plus de donner un sens à ma vie», «un terroriste agit au nom d'une revendication. Je n'en ai aucune»: voilà qui est clair. Zoïle, qui s'appête à détourner un avion et percuter la tour Eiffel, n'est pas un meurtrier, mais un amoureux éconduit habitué d'un rejet de l'espèce: «C'est aussi pour cela qu'un suicide ne suffit

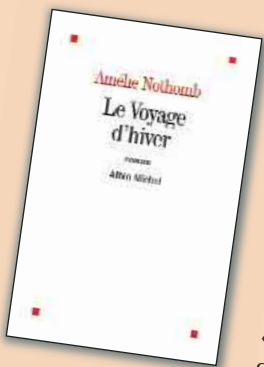
pas: il me faut inclure dans ma destruction un bon nombre d'humains ainsi que l'une des réalisations qui font l'orgueil de cette race».

A quelques heures de perpétrer son acte, il rédige son autobiographie. Sur-tout sa rencontre avec Astrolabe – et, puisqu'elles sont hélas inséparables, Aliénor, l'écrivain autiste qui lui inspire une «terreur primitive» – et ses vaines tentatives de séduction.

Résigné, il choisit la tour Eiffel «pour abolir cette lettre A qui me renvoyait à Astrolabe et à Aliénor», intégrer «l'amour de ma vie dans le plus grand acte de destruction de mon existence», dire son amour déçu à la face du monde dans son anéantissement symbolique.

Amélie Nothomb se fait plaisir par ce roman qui allie imagination fertile et goût des mots. Reste qu'elle ne convainc guère. ///

Geneviève de Simone-Cornet



Hors champ

Sylvie Germain, Albin Michel, 196 p.

En une semaine, Aurélien disparaît. L'homme est des plus ordinaires: né de père inconnu et d'une mère polonaise, cet informaticien a un demi-frère, Joël, devenu handicapé suite à une agression; son infortune est «d'une réalité implacable». Au fil des jours il devient invisible aux siens, perdant sa voix, son odeur, son ombre: un flou de plus en plus marqué, une voix de moins en moins audible et, surtout, l'effacement de l'attention, de la pensée, de la mémoire même de ceux qui l'ont connu, «séquestré dans l'invisible, dans l'oubli». Processus angoissant: «Je ne comprends plus rien, ni à moi ni aux autres. J'ai l'impression de m'effacer à leurs yeux, vais-je m'effacer aussi

aux miens?».

Et irréversible,

jusqu'à ce qu'Aurélien devienne «un ectoplasme tout à fait vivant, pensant, souffrant, une esquisse très singulière de matière substantielle; une buée d'homme, néanmoins toujours soumise aux lois de la nature».

Rien de tragique, pourtant, chez Sylvie Germain. Dépouillé de son identité, Aurélien est «expulsé de l'apparence, alors même que, de cette réalité, de la communauté humaine, il entend comme jamais les pulsations du cœur». Il est autre, mais il continue à vivre. Parabole de ces naufragés de l'existence qu'on ne voit plus, qui ne comptent pour personne. ///

Geneviève de Simone-Cornet



Retour à la ligne

Julie Jézéquel, La Table Ronde, 233 p.

Clara Tallane est une scénariste de talent. Mais le jour où elle renverse un bureau sur les genoux d'une conseillère de programme, elle est mise au banc du milieu audiovisuel et se voit obligée de vendre ses services de nègre pour boucler ses fins de mois. C'est ainsi qu'elle rencontre

Bertrand Rosier. Un mystérieux directeur d'entreprise qui va bouleverser son quotidien en lui passant une commande insolite: rédiger sa biographie en inventant la vie qu'il n'a pas eue. Clara accepte le défi sans

se douter que le monde imaginaire qu'elle fait naître sous sa plume finira par prendre le pas sur la réalité.

Julie Jézéquel signe un premier roman à la fois drôle et acide qui se lit avec plaisir. Le ton est enthousiaste, l'écriture légère et l'intrigue bien menée. Si, à force de sincérité, l'auteur tombe parfois dans la naïveté et les clichés – le féminisme en prend un coup –, elle sait rebondir et poursuivre son récit avec doigté. Tout laisse à penser qu'avec le temps, sa plume s'aiguëra et, qu'alors, elle saura gratter là où ça démange, faisant passer le lecteur du sourire au grincement de dents. ///

Eloïse Vallat

